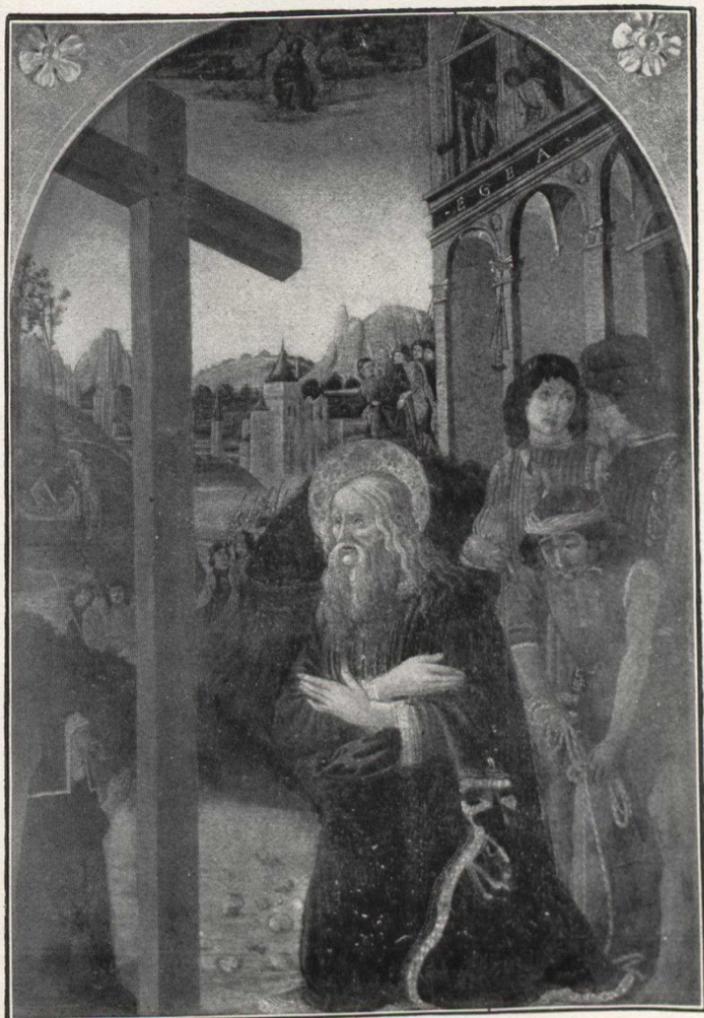


PAGES
MANQUANTES



SAINT ETIENNE

(BOTTICELLI)

SA GRANDEUR MONSEIGNEUR O. E. MATHIEU EVÊQUE DE REGINA

Le dimanche 5 novembre, en la vieille basilique de Québec, en présence de vingt-cinq prélats qui lui faisaient une couronne d'honneur et d'une foule nombreuse qui venait lui dire sa joie et sa sympathie, Mgr O. E. Mathieu, Protonotaire Apostolique, ancien Directeur du Collège, ancien Supérieur du Grand Séminaire, ancien Recteur de l'Université, recevait l'onction sainte qui crée les Pontifes, et se relevait pour répandre sur tout le peuple ses premières bénédictions. Le 14 novembre, il quittait sa chère ville de Québec pour rejoindre la mission lointaine dans laquelle le Père de famille veut désormais le voir travailler. Le nouvel Evêque de Regina emploiera là-bas, pour faire le même bien qu'à Québec, les mêmes armes dont il a usé jusqu'ici : une inaltérable bonté et un parfait dévouement. Le Canada français s'est réjoui de cette élection et l'Eglise canadienne tout entière ne peut que se féliciter et de la fondation du nouveau diocèse et du choix si heureux du premier Pasteur.

Qu'il nous soit permis d'offrir à Monseigneur Mathieu, par l'organe de notre Revue " du Rosaire ", l'hommage bien sincère de nos félicitations et de nos souhaits. Comme tant d'autres, les Pères Dominicains ont reçu de l'ancien Supérieur du Séminaire de Québec de nombreux témoignages de bienveillance et ont bénéficié de la bonté de son cœur. Qu'il nous suffise de rappeler que c'est le Séminaire de Québec, alors dirigé par Mgr Mathieu, qui nous permit, en 1906, de fonder un couvent de notre Ordre dans la vieille capitale, en nous offrant un terrain dans des conditions qui disent assez clairement sa générosité et son désintéressement. Notre reconnaissance et nos prières accompagnent là-bas le nouvel apôtre du Christ, et nous ne pouvons formuler pour lui un meilleur souhait que celui *de rendre droites toutes les voies de notre Dieu*

LITANIES DE LA NEIGE

Adaptation



NEIGE de Bethléem et des bergers de Beit-Saour ; neige des Crèches naïves aux églises de campagne : bordure au manteau de St-Joseph, au turban des Rois Mages, neige artificielle des sapins.

Neige des Nuits de Noël, ouate si blanche et si fine de nos chemins d'hiver, neige grinçante des ornières lisses par les grands froids secs ; neiges des carioles, qui fouette le poitrail des chevaux et poudre les bonnets de fourrure au gai carillon des grelots.

Neige en tourbillons, neige en flocons ; neige en poudre, neige en étoiles, neige à facettes de diamant ; neige sèche de Janvier, neige fondante de Mars. Neige d'Octobre sur les dernières fleurs, neige de Mai sur les gazons tendres et les safrans violets.

Neige des Royaumes du Froid et des Empires de la Solitude, neige de Russie, de Suède et de Norvège, neige des Esquimaux et des pôles, plus muette et plus lourde que toutes les autres, neige des explorateurs aux lèvres violacées par le scorbut . . . Neige des longs convois de Sibérie.

Neige des hivers rigoureux, sur le chaume d'autres étables de Bethléem où, comme le Dieu Enfant, de pauvres petits pleurent de froid. Neige s'engouffrant par la vitre cassée du logis sans feu ; neige caressant la double fenêtre, le vitrail armorié du riche bien chauffé, neige des hivers où la houille est trop chère.

Neige des villes : neige de Paris, sur l'Apollon de l'Opéra, sur le César romain de la Colonne, dans la bouche ouverte de la Victoire de Rude, et neige d'ici, sur les toits et cheminées et plein les ruelles de Montréal ou de Québec ; neige aux plis de nos statues, dans le chapeau de Maisonneuve et sur la mitre de Mgr de Laval, le premier évêque des "arpents de neige."

Neige de la campagne, des nids vides et des jardinets engourdis, du ruisseau gelé . . . et neige des plaines de l'Ouest,

des durs sillons où dort la riche moisson de l'été prochain ;
neige au traîneau du missionnaire qui s'en va chanter la messe
de Minuit sous la tente du Pied-Noir, neige sous la raquette
de Lafèche Taché, Grandin.

Neige des immenses forêts qui fait ployer les cèdres,
neige des cimetières et des côteaux, neige des Laurentides, des
Rocheuses et des glaciers, neige sur les lacs d'azur perchés au
haut des monts.

Neige de l'école et du collège, des récréations, des bons
hommes trapus qui fument la pipe, du portique aux airs de
gibet, de la boule crevant un carreau. Neige de nos glissades
d'enfants, des joyeux carnivals, des *toboggans* et des somp-
tueux équipages ; puis, neige grisâtre du Mercredi des Cen-
dres. Neige de Pâques Fleuries ; neige parfumée des pom-
miers emportée par la brise de Mai.

Neige de gloire : du Grand St-Bernard, d'Eylau, de Mos-
cou en flammes et de la Bérésina, neige des champs de bataille
que le sang altéré boit si vite, neige de la guerre et de la paix,
des soldats de 70.

Neige de nos gloires Canadiennes, foulée par les pieds de
Jolliet, de Marquette et de Lasalle. Neige sur les tours du
vieux Fort de la Montagne, neige des Plaines d'Abraham,
neige de Lévis brûlant ses drapeaux. . . . blanc linceul sur les
ossements de Dollard, des héros de Carillon. . . . sur la terre
rougie du sang de Brébœuf, Jogues et Lallemand.

Neige de nos chevaliers errants : canotiers, bûcherons,
trappeurs, chercheurs d'or, flocons humains emportés dans la
tempête.

Neige des mocassins, des sabots et du soulier percé, du
petit châle de la marchande de journaux, neige du mendiant,
qui dépose au creux de sa main des pièces blanches aussitôt
fondues.

Neige à la porte des bals lumineux, aux fenêtres derrière
lesquelles on danse.

Neige des animaux immaculés, du cygne, de l'eider, de
l'hermine, de la colombe et de la mouette.

Neige des fleurs, du lys, du lilas, du muguet, du camélia,
de la rose blanche.

Neige du voile de la communianta et de la robe de la
mariée.

Neige de la layette et du berceau, de l'agonie et du lin-
ceul.

Neige des cheveux, frimas des tempes qui, parfois, tombez aussi en une nuit sur nos têtes !

Neiges, enfin, toutes les neiges. . . . manne, duvet, plumes de l'aile des anges, larmes des morts, feux-follets de l'hiver, diamant qui vole, sel, sucre, poussière, insectes d'argent, fleurs effeuillées du ciel, pâquerettes divines, pétales, papillons, bulles, cristaux, sable du froid, poudre d'étoiles ! . . . volez, dansez tourbillonnez

Tombez partout

Excepté dans nos cœurs.

X X X



LE SECRET DU BONHEUR

*Je m'en souviens. . . . Un soir, ennuyé de la terre,
Lassé de son bonheur qui ne dure qu'un jour ;
J'étais venu, mon Dieu, dans l'ombre et solitaire,
Tout près du tabernacle, où, prisonnier d'amour,
Vous résidez pour nous. . . . Et là, je Vous priais, Seigneur,
De répandre en mon âme un rayon d'espérance
Et de m'apprendre enfin le secret du bonheur.*

*Soudain je crus entendre au dedans de moi-même,
Comme une étrange voix qui me parla de Dieu.
Elle me dit tout bas la paix du cœur qui L'aime
Et sait tout Lui donner, plaisir goûté si peu
De mon âme inquiète . . . Et je compris bien vite :
J'avais perdu ma vie, ô Dieu plein de douceur,
A résister toujours quand votre amour m'invite
Déjà je soupçonnais le secret du bonheur.*

*Puis la lumière a lui, combien plus pure encore !
Et j'entendis en moi d'inoubliables chants ;
Pour la première fois, ô Beauté qu'on adore,
Sans voiles je Vous vis sous les traits séduisants
Du plus aimable ami. . . . Mon âme était ravie ;
Je pleurais, devant Vous je répandais mon cœur
Comme il s'épanchera dans l'éternelle vie
Je savais, ô Jésus, le secret du bonheur.*

FRA FELICE DA SELVA.

COMMENT DES SAISONS DE L'ANNEE LITURGIQUE SE DEGAGE UN PROFOND ENSEIGNEMENT



Le premier dimanche de l'Avent au dernier dimanche après la Pentecôte, dans le cycle de son année liturgique, la sainte Eglise nous présente, en une triple synthèse dont les développements se pénètrent sans se confondre, les phases de l'histoire de l'humanité, du passage de l'homme ici-bas et de la vie de Celui qui, pour nous, hommes, et pour notre salut, *propter nos, homines, et propter nostram salutem*, est descendu des cieux et habita parmi nous.

Et les souvenirs ainsi se succèdent, provoquant des émotions tour à tour suaves et tendres, graves et fortes, douloureuses et compatissantes, joyeuses et triomphantes, toujours réconfortantes, toujours salutaires. Ils entretiennent, dans l'âme attentive, avec la conscience de sa misère et la confusion de ses fautes, une amoureuse gratitude envers le Dieu qui tant aime les hommes, une crainte révérentielle des redoutables sentences de sa parfaite et impitoyable justice, une confiance humble et filiale en son infinie miséricorde et en sa toute-puissante bonté, la résolution de profiter des années si courtes qui sont données sur cette terre d'épreuve pour mériter la vie qui ne finit point. Ils ouvrent à la foi ravie des perspectives insondables sur la grandeur des œuvres et des bienfaits du Seigneur ; ils élargissent à son regard l'univers, et ils la mettent en relations intimes et suivies avec les deux groupes de l'innombrable famille des élus que forment l'Eglise des anges et des saints et l'Eglise du purgatoire. Le sens profond du mot *catholique* se creuse ainsi et s'étend ; le contraste s'accuse plus frappant, entre la rapidité des ans, la caducité des choses, la complexité des événements. . . . et l'immuable éternité de Dieu, et tous les faits de l'histoire apparaissent ce qu'ils sont en réalité, dominés par le grand mystère de la

mort de l'Homme-Dieu. " Quand j'aurai été élevé de terre, disait Jésus à la foule, quelques jours avant sa Passion, j'attirerai tout à moi. " Le génie de Bossuet nous a montré comment tous les empires, qu'ils le veuillent ou qu'ils s'en défendent, gravitent autour de la croix . . . et l'année liturgique, comme pour bien marquer cette loi, se règle sur l'échéance des anniversaires du trépas et de la résurrection du Christ.

Dans cette succession des périodes de l'année liturgique, le dogme catholique se présente sous tous les aspects de sa merveilleuse variété et de son indissoluble unité ; devenues plus concrètes par les souvenirs historiques que rappellent les fêtes et les saisons, ses données se gravent plus nettes, plus profondes, dans la mémoire ; il est ainsi plus " assimilable ", et son esprit pénètre davantage jusqu'aux plus intimes facultés de l'âme. Chaque année, il se précise, il s'éclaire aux yeux du croyant qui s'attache à suivre les offices de l'Eglise, à s'instruire de leur signification, à méditer leurs enseignements. A l'anémie spirituelle dont se consomment la foi et la religion des fidèles de nos jours, l'un des bons remèdes à appliquer serait le retour à l'étude de la liturgie, à l'intelligence de ses rites, à l'amour de ses fêtes.

* * *

Le drame sublime que présente l'année liturgique à l'admiration du penseur débute, au premier dimanche de l'*Avent*, par un cri de confiance : " Vers vous, ô mon Dieu, j'ai élevé mon âme : *ad te levavi animam meam*, chante t-on à l'*introït* de la messe. En vous, j'ai mis mon espoir ; je n'aurai point à en rougir . . . tous ceux qui vous attendent ne seront point confondus."

Et, durant les quatre semaines qui forment le temps de l'*Avent*, l'Eglise emprunte aux prophètes, aux justes de l'Ancien Testament, les brûlantes expressions par lesquelles ils ne cessaient d'appeler le Messie : elle se pénètre de leur esprit de désir et elle veut en pénétrer ses fils, car l'*Avent* est plus que le souvenir des siècles qui soupirèrent après la Rédemption, plus qu'une préparation prochaine à l'anniversaire de la naissance du Sauveur ; comme son nom l'indique, il est destiné à bien nous inculquer cette idée fondamentale que la vie d'ici-bas est la préparation d'une autre vie, que le Christ naît et se développe dans nos âmes dans la mesure de notre coopération à la grâce, et que le jour approche où le souverain Juge,

paraissant sur les nuées du ciel, nous demandera un compte rigoureux de nos années. Nous ne devons donc point nous considérer comme ayant sur cette terre une demeure permanente : nous sommes des voyageurs pour l'éternelle patrie : " Mes frères, nous dit saint Paul, au capitule des vèpres, l'heure est venue de sortir du sommeil. " Cette invitation, c'est tous les jours qu'il faut nous l'adresser, car notre torpeur est grande, et le temps, lui, ne s'endort pas.

Mais, pour soutenir nos efforts, l'Eglise, comme Jéhovah au soir de la chute, fait briller à nos yeux, dans le ciel de l'Avent, la " Femme " dont le pied virginal écrasa la tête du serpent. Cette fête de l'*Immaculée Conception* n'est-elle pas à sa place au début de l'année liturgique ? Elle est la première annonce du Rédempteur, la première manifestation de son œuvre et de sa puissance ; dès les premiers jours, elle nous présente, en la Mère de Dieu, un modèle de pureté, une invincible protectrice, une aide toujours secourable.

A mesure que les semaines s'écoulent, les instances de l'Eglise deviennent plus pressantes, nous exhortant à la prière, à la pénitence, à la pratique de toutes les vertus : la loi du christianisme, en effet, est une loi de progrès constant, et si Dieu a daigné descendre jusqu'à nous, c'est pour nous inviter à monter jusqu'à lui.

" Passez jusqu'à Bethléem ", dit l'ange aux bergers : vous trouverez un enfant nouveau-né, enveloppé de langes et couché dans une crèche ", et depuis vingt siècles, à leur suite, les générations se prosternent devant le " Verbe qui s'est fait chair " ; les nations comptent leurs années de cet événement, en apparence si humble, et, comme pour marquer que Jésus est le Soleil qui " éclaire tout homme venant en ce monde ", la fête de Noël coïncide avec le solstice d'hiver, époque où les jours commencent à gagner sur les nuits.

Durant plus d'un mois, l'Eglise se complait à nous faire contempler les mystères si pleins, si suggestifs de la divine enfance : la *Circoncision*, c'est-à-dire l'exemple de la soumission à la loi, le premier sang versé pour notre salut, le nom prophétique de Jésus qui " fait fléchir tout genou au ciel, sur la terre et dans les enfers ", inonde l'esprit de lumière et inspire à l'âme fidèle une amoureuse confiance ; l'*Adoration des Mages* et leurs présents symboliques ; la *Présentation au Temple*, où la prédiction du vieillard Siméon enfonce dans le cœur de Marie le glaive de douleurs et formule la loi de l'his-

toire : *Signum cui contradicetur*. N'est-ce point au sujet de Jésus que depuis vingt siècles, que depuis toujours, les hommes bataillent ? et plus le monde se fait vieux, plus la lutte se resserre et devient âpre : est-il une autre question aujourd'hui que la question religieuse ? C'est en vain que d'aucuns rêvent d' "apaisement" : le Christ reste et restera "le signe en butte à la contradiction", et la haine qu'il soulève n'est pas une moindre preuve de sa divinité que l'amour qu'il inspire et que les triomphes que son Eglise remporte : "Ayez confiance : j'ai vaincu le monde !" déclara-t-il à ses apôtres dans la soirée suprême des adieux.

Et l'une de ses premières victoires, la *Fuite en Egypte* et le *Massacre des Innocents* nous la montrent gagnée sur Hérode, et l'Eglise, en saluant avec une tendre gratitude ces fleurs des martyrs, qu'au seuil même de la vie un fer cruel moissonna, tel l'orage, les roses naissantes, jette au tyran ce défi : "Cruel Hérode, pourquoi donc craindre la venue de Dieu ? Il ne ravit point les sceptres mortels, lui qui donne les royaumes célestes !" Combien peu de princes, depuis cette époque, ont compris cette vérité !

L'enfance du Sauveur se poursuit sans bruit à Nazareth, et trois paroles la résumant, que la sainte liturgie nous propose en ce mois de janvier : "Il croissait en sagesse, en taille et en grâce, devant Dieu et devant les hommes.—Il leur était soumis (à Marie et à Joseph).—Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois aux affaires de mon Père ?" En donnant l'exemple des plus humbles vertus au foyer domestique et à l'atelier, le divin Ouvrier n'oubliait point son œuvre : il s'y disposait et y disposait ses proches.

Par son baptême, par son premier miracle à Cana, dont l'Eglise encore nous rappelle le souvenir en cette saison, Jésus entre dans sa vie publique, et le *Temps de la Septuagésime* et du *Carême* en sont la commémoration. Les trois dimanches qui précèdent le mercredi des Cendres nous présentent les grands faits de l'histoire biblique qui ont motivé la venue du Messie et figuré ou annoncé son œuvre : la chute, le déluge, la vocation d'Abraham. Puis, chaque jour du Carême, une page de l'Evangile livre à nos méditations une scène de la vie du divin Maître, et tous les vendredis, un instrument de la Passion, offert à nos hommages, nous remet en mémoire que la vie entière du Sauveur, d'une admirable unité, fut orientée vers le Calvaire. En tout et partout, Notre-Seigneur est notre

modèle ; il l'est surtout dans ses trois années d'apostolat : aussi l'Eglise apporte-t-elle ses soins vigilants à ce que, durant cette saison du Carême, nous imitions son esprit de prière et de pénitence, son union avec son Père et son détachement de toute créature, son amour pour les hommes et sa sollicitude pour le salut éternel.

Et ses instances redoublent durant le *Temps de la Passion* ; car c'est pour nous procurer les moyens de réussir l'unique et décisive affaire, que Jésus nous aima " jusqu'à la fin, " jusqu'au sacrifice de sa vie, jusqu'à la survivance et au don de lui-même dans l'Eucharistie.

A *Pâques*, en exaltant son Chef, vainqueur du tombeau, l'Eglise nous redit le mot de saint Paul aux Romains " Le Christ, ressuscité des morts, ne meurt plus ; la mort n'a plus sur lui d'empire. Ainsi, vous-mêmes, regardez-vous comme morts au péché et comme vivants pour Dieu en Jésus-Christ. " Et ces effets de la Résurrection, nous sommes invités à les méditer durant les joies du *Temps pascal*, préludes des joies béatifiques.

L'*Ascension* met fin au séjour visible du Rédempteur ici-bas ; elle entr'ouvre, à nos yeux, les splendeurs célestes où la croix nous a mérité notre place qu'il nous faut conquérir ; elle nous rappelle que ce Jésus qui s'élève de cette terre redescendra pour nous juger. Et ainsi la crainte des comptes redoutables que l'homme doit à celui qui le racheta plane sur les commencements de l'Eglise que solennise la *Pentecôte* ; et le *Temps après la Pentecôte*, plus ou moins long comme l'humaine existence, figure la vie de l'Eglise catholique par le monde et la vie du chrétien sur la terre.

La fête de la *Très Sainte-Trinité* évoque, au début même de cette période, le dogme fondamental de la religion du Christ ; la fête de la sainte Eucharistie, la *Fête-Dieu*, comme les Français la nomment, exalte l'aliment divin qui soutient les forces du chrétien et lui est un avant-goût de l'éternelle félicité ; la fête du *Sacré-Cœur* nous livre le secret de tout ce que Jésus fit pour nous, et nous excite à lui rendre amour pour amour. Les fêtes de la *Vierge et des saints* qui se succèdent animent notre ardeur, appuient notre courage. Et, vers la fin, la solennité de la *Toussaint* nous entr'ouvre à nouveau les perspectives du bienheureux séjour ; l'anniversaire de la *Dédicace des églises* nous rappelle que, par nos efforts de chaque jour, en ornant de vertus ce temple de Dieu

qui est notre âme, nous avons à contribuer à l'édification de la Jérusalem céleste dont l'Eglise de cette terre est la préparation et la figure.

Le *dernier dimanche* nous redit les signes précurseurs de la fin du monde, et le premier dimanche de l'Avent, comme pour bien montrer que tout dans l'œuvre du Seigneur se tient et s'enchaîne, nous met sous les yeux la scène finale du jugement dernier.

Ainsi se termine la triple synthèse de l'année liturgique, où l'histoire du monde et la vie du Sauveur concourent à instruire notre foi, à stimuler notre volonté, à nous faire accomplir avec constance et persévérance la grande œuvre de notre salut.

EUGÈNE MARTIN.



LE 50 ANNIVERSAIRE DE LA MORT DU R P. LACORDAIRE



LE 21 novembre de l'année 1861, en la fête de la Présentation de la Sainte Vierge, au Collège de Sorèze où il passa les dernières années de sa vie, le Père Lacordaire rendait sa belle âme à Dieu, et " les anges, dit le Père Chocarne, en se penchant sur les lèvres du Père pour recevoir son âme, avaient laissé sur son visage je ne sais quelle expression de joie céleste, " Nous avons donc célébré, le 21 novembre dernier, le cinquantième anniversaire de cette mort précieuse devant Dieu et nous n'avons pas voulu que cette grande et pieuse mémoire fût oubliée en cette occasion. Fondée par la Province dominicaine de France dont le Père Lacordaire fut le restaurateur, notre Province dominicaine canadienne ne saurait taire ses origines, ni sa reconnaissance. Elle appartient, elle aussi, en quelque sorte, au Père Lacordaire, et ne sait-on pas que des évêques de Saint-Hyacinthe sont entrés directement en correspondance avec le Restaurateur de l'Ordre en France, pour obtenir de lui une fondation dominicaine au Canada ? Cette fondation se fit plus tard par ses fils, et en vivant de leur vie, nous avons vécu de la sienne. Aussi nous avons regardé comme de religieuse reconnaissance de nous souvenir devant Dieu, le 21 novembre dernier, de l'illustre Dominicain, et de célébrer, ce jour-là, dans tous nos couvents, un service funèbre pour le repos de son âme. On nous saura gré de citer ici les pages émouvantes dans lesquelles le Père Chocarne, l'auteur tant aimé de la " Vie intime et religieuse du R. P. Henri Dominique Lacordaire " nous a laissé le récit de la mort du grand serviteur de l'Eglise et du grand moine, dont notre Ordre s'honore :

" Le mercredi, 20 au soir, il eut une crise, la plus douloureuse de toutes, et qui fut aussi la dernière. Il fut pris de cette angoisse, précurseur d'une mort prochaine, qui jette l'âme dans d'inexprimables tortures. Il se redressa sur son lit, lui qui ne pouvait faire un mouvement sans le secours de

Louis. Il voulait parler, et on eût dit, aux efforts qu'il faisait, qu'il allait étouffer. Sa respiration, jusque-là assez régulière, devint courte et plus bruyante : le dernier combat commençait. Il fut terrible ! Nous étions tous là, à genoux, retenant nos sanglots de peur d'accroître sa peine, priant les yeux fixés sur cette navrante image de notre Père ; nous le voyions étendre autour de lui ses bras amaigris, comme un homme qui cherche à se reconnaître dans les ténèbres, ouvrir parfois ses grands yeux qu'il tenait habituellement fermés, promener lentement ses regards sur nous, sur les murs de sa chambre, interroger le ciel, comme si, revenu déjà du rivage de la lumière, il eût peine à s'avouer qu'il fut encore sur la rive des ombres. Puis, d'une voix forte et les bras élevés, il s'écria : " Mon Dieu ! mon Dieu ! ouvrez-moi ! ouvrez-moi ! " Ce fut sa dernière parole. Nos sanglots éclatèrent ; un instant après, la voix émue du R. P. Provincial s'éleva au dessus de nos larmes : les dernières prières commençaient. Le Père attendait cela ; car aussitôt il se laissa retomber sur son lit, et sut commander à la souffrance. Nulle plainte, nul cri n'interrompit notre prière ; il écoutait, recueilli, absorbé en Dieu. Il se frappait la poitrine, et ne pouvant faire le signe de la croix sur son corps, il le faisait sur son cœur. A l'invocation deux fois répétée de saint Dominique, la voix du prêtre s'éleva plus ferme, plus suppliante. Il était si naturel de penser que saint Dominique était là !. . Près du Père de sa nouvelle famille, près de celui qu'il avait sans doute demandé lui-même à Dieu pour lui susciter des enfants de cette vieille terre de France, dont il connaissait l'inépuisable fécondité ; qu'il était dans ce pays d'Albi, champ de bataille de ses luttes apostoliques, dans cette même plaine où sa première maison lui fut donnée. Il plaisait ainsi à Dieu de rapprocher dans la mort ceux dont la vie avait eu la même destinée.

On lui présenta le crucifix ; il le prit, le pressa entre ses mains et fit effort pour le porter à ses lèvres. On dut le lui faire baiser, ses bras lui refusant ce service ; puis le Christ, l'image de celui qu'il avait tant aimé, resta là sur son cœur. Il le regardait, et disait sans doute avec lui : " Père, je remets mon esprit entre vos mains. "

Arrivé à cette solennelle parole ; " Sors, âme chrétienne, de ce monde " le Père Provincial s'arrêta. Il hésita, je conçois ; encore que ce ne soit pas un ordre formel du car la mort ne reconnaît d'autre maître que Dieu, cepe

Il attend souvent que cette parole soit prononcée pour permettre à l'âme de sortir : et s'il est toujours dur à un mortel de dire à une âme de s'en aller, de quitter ce monde, sa famille, son père, sa mère, ses enfants, combien plus dure encore doit être cette parole dans la bouche d'un fils à son père ! Comment oser dire à un tel père de s'en aller pour ne plus revenir, de quitter ses enfants pour ne plus les revoir ! Pour moi, je me demandais si j'en aurais eu le courage, et si le prêtre aurait su commander en moi à la douleur du fils.

Les angoisses de l'agonie continuaient ; ce n'était pas le râle, la poitrine étant parfaitement saine : c'étaient des étouffements et des gémissements inachevés. On pouvait craindre à chaque secousse de n'avoir plus qu'un cadavre entre les bras. Je fis signe au Père Provincial de ne plus hésiter, et d'une voix lente et grave il dit : *Proficiscere, anima christiana de hoc mundo*. Qui m'avait donné ce courage. Ou avais-je trouvé la crainte de voir mon Père mourir sans cette parole. Ah, c'est qu'elle ne dit pas seulement : " Partez ! " mais aussi : " Venez ! " Elle appelle au devant de cette voyageuse au départ le Père, le Fils, et le Saint-Esprit, les Anges et les Archanges, les Patriarches, les Prophètes, les Apôtres, les Martyrs, les Vierges, tout le rayonnant cortège des Saints. Elle lui souhaite le doux et joyeux accueil du Christ Jésus : *mitis atque festivus Christi Jesu tibi aspectus appareat*. Avec quel accent le prêtre disait à cette grande âme : " Allez voir face à face votre Rédempteur, et, toujours présente à ses côtés, contemplez enfin de votre bienheureux regard la très éclatante Vérité. " Ne lui devait-elle pas, en effet, cette Vérité vivante, à lui qui en avait si éloquemment parlé aux hommes, une plus splendide révélation d'elle-même ?

Les prières étaient terminées : la crise se termina avec elles. Le malade parut s'endormir, non encore du dernier sommeil, mais dans un recueillement plus profond.

Il ne sortit plus de cet assoupissement. La nuit se passa ainsi. Vers le matin, les religieux se retirèrent pour prendre quelque repos. Il ne resta près de lui, et dans son antichambre, que les plus anciens dans l'une et l'autre branche.

A peine si, de temps en temps, on entendait quelque faible gémissement. Le corps n'avait même plus la force de la douleur ; l'âme seule résistait encore.

Le 21, fête de la Présentation de Notre-Dame au temple, fut le dernier jour d'une neuvaine faite, non seulement à

Sorèze, mais dans tous les couvents de la Province. Ce devait être aussi le jour de sa présentation à Dieu par les mains de Marie. C'était une belle fête pour mourir. Dieu n'exauce pas toujours nos prières dans le sens de nos désirs, mais toujours selon les décrets de son infaillible bonté. La journée se passa sans accident. Le soir, obéissant à l'instinct de cette propreté qu'il aimait à appeler une demi-vertu, il demanda par signe à changer de linge. Vers neuf heures, il avait près de lui son confesseur et Louis ; dans la chambre contiguë à la sienne, le Père Provincial et le Maître des Novices de Saint-Maximin. Louis n'entendant plus le bruit de la respiration, approcha la lumière qu'il avait éloignée pour favoriser le sommeil, et reconnut le premier que nous n'avions plus de Père. Peu d'instants auparavant, il avait poussé un faible gémissement que rien ne distinguait des autres et auquel on n'avait pas pris garde : c'était l'âme de notre Père qui s'en allait.

“ Le Père vient de mourir ! ” Cette parole, qui nous réunit tous au pied du lit, nous trouva presque incrédules. La mort avait hésité si longtemps à frapper cette grande et sainte victime, que nous voulions espérer contre toute espérance. Nous nous penchions sur cette tête chérie ; nous la baisions au front, attendant un regard, cherchant à sentir encore son haleine brûlante.

Lorsque notre malheur fut trop certain, on lui ferma les yeux. Le Père Provincial abaissa une paupière ; un de ceux qu'il aima davantage abaissa l'autre.

Les prières recommencèrent. Les deux chambres s'étaient remplies des religieux, les professeurs, M. Barral, les élèves de l'Institut, M. le Curé de Sorèze et son vicaire étaient là, répondant aux invocations. On récite le Rosaire en entier, cette douce prière que Marie dut entendre, surtout un pareil jour, et dont lui-même avait dit cette parole connue de tous : “ L'amour n'a qu'un mot : en le disant toujours, il ne le répète jamais. ”

Quelle scène, mon Dieu ! et comment pourrai-je la rendre ? Je ne l'essayerai même pas. A quoi bon ?... Ceux qui n'ont vu en lui que le grand orateur ne trouveraient là rien qui soit digne de sa gloire. Pour ceux qui ont aimé en lui les dons de la grâce au-dessus des dons de la nature, cette fin si simple et si chrétienne leur a dit depuis longtemps ce qu'ils désiraient surtout apprendre. Ils savent qu'il est mort, père d'une nombreuse famille entouré de ses enfants ; homme

CALENDRIER DOMINICAIN

DECEMBRE 1911

1	Vend.	B. Innocent V, P. C. O. N. <i>Double</i> , (22 juin).
2	Samedi	B. Jean de Verceil, C. O. N. <i>Double</i> .
3	DIM.	I AVENT.
4	Lundi	Ste Barbe, V. M. <i>Double</i> .
5	Mardi	Les dix mille Martyrs. <i>Double</i> . (23 juin)
6	Merc.	S. Nicolas, E. C. <i>Tout-Double</i> .
7	Jeudi	Ordination de S. Ambroise, E. C. <i>Double</i> .
8	Vend.	IMMAC. CON. <i>T. D. incl. avec oct. sol</i>
9	Samedi	S. Bernard, Abbé, <i>Double</i> , (20 août).
10	DIM.	II AVENT.
11	Lundi	S. Nicolas de Tolentino, C. <i>Double</i> , (10 sept.).
12	Mardi	S Rémi, E. C. <i>Double</i> , (1 octobre).
13	Merc.	Ste Lucie, V. M. <i>Tout Double</i> .
14	Jeudi	Dédicace de la Basilique du T. S. Sauveur, <i>Double</i> , (12 novembre).
15	Vend.	Octave de l'Immac. Conc. <i>solennelle</i> .
16	Samedi	B. Sébastien Maggi, C. O. N. <i>Double</i> .
17	DIM.	III AVENT.
18	Lundi	ATTENTE DE L'ENFANT DE MARIE, <i>T. D. 2e cl.</i>
19	Mardi	S. François-Xavier, C. <i>Double</i> . (3 décembre).
20	Merc.	S. Dominique de Silos, C. <i>Double</i> . (Quatre Temps).
21	Jeudi	S. THOMAS AP, <i>T. D. 2e cl.</i>
22	Vend.	Bse Marie Mancini, Vve O. N. <i>Double</i> , (Qua. Temps).
23	Samedi	TRANS. MAISON DE LORETTE, <i>T. D. 2e cl.</i> (10 dec) Q. T.
24	DIM.	Vigile de Noël.
25	Lundi	NOEL, <i>T. D. 1e cl. avec oct. très sol.</i>
26	Mardi	S. ETIENNE, 1er MARTYR, <i>T. D. 2e cl.</i>
27	Merc.	S. JEAN L'EVANG. <i>T. D. 2e cl.</i>
28	Jeudi	SS. INNOCENTS, MM. <i>Simple</i> .
29	Vend.	S. Thomas de Cant. <i>Simple</i> .
30	Samedi	De l'octave.
31	DIM.	S. Sylvestre, P. C. <i>Simple</i> .

A NOS ABONNÉS

N. B.—Le SAMEDI de chaque semaine une MESSE BASSE est dite en notre église du Rosaire à l'intention de nos ABONNÉS.

INDULGENCES DE DECEMBRE 1911

I.---Indulgences communes à tous les mois

Le 1er DIMANCHE (le 3)

CONF. DU S. ROSAIRE, 3 Indulg. Plénières.

- 1.—*Cf. Cm. Vis.* de l'église de la conf., *Pr.* et *Assist.* à la proc. (C. 19).
- 2.—*Cf. Cm. Vis.* de l'église de la confr. et *Pr.* (C. 24) ;
- 3.—*Cf. Cm. Assist.* au salut dans l'église de la confr. et *Pr.* (C. 25) ;

Le 2e DIMANCHE (le 10)

CONF. DU S. NOM DE JÉSUS OU DE DIEU 3 Indulg. :

- 1.—Indulg. partielle de 7 ans et 7 quarantaines : *Cf. Cm. Vis.* à l'autel de la confr. et *Pr.* (C. II) ;
- 2.—Indulg. plénière : *Cf. Cm. Vis., Pr.* et *Assist.* à la proc. (C. III) ;
- 3.—Indulgence partielle de 200 jours : *Assist.* à la messe dite à l'autel de la confr. et *Pr.* (C. IV).

Le dernier DIMANCHE (le 31)

A TOUS LES FIDÈLES, Indulg. plénière : pour avoir *révité avec d'autres* au moins *le tiers du rosaire, 3 fois par semaine, Cf. Cm. Vis.* d'une église ou chapelle publique et *Pr.* (C. app, 5).

II.--Indulgences propres au mois de décembre

8.—IMMACULÉE-CONCEPTION.

Tiers-Ordre de S. Dominique : Absolut. génér. avec indulg. plén.

CONF. DU S. ROSAIRE, 2 indulg. plén. et 1 partielle :

- 1°. *Cf. Cm. Vis.* à l'église de la conf. *Pr.* (C. 27) ;
- 2°. *Assist.* à la proc. ce jour ou pendant l'Oct. (C. 20) ;
- 3°. 7 ans et 7 quarantaines *Cf. Cm. Vis.* à l'autel du Ros. *Pr.* (C. 30).

25.—NOEL.

Tiers Ordre de S. Dominique : Absolut. génér. avec indulg. plén.

CONF. DU S. ROSAIRE, 2 indulg. plén. et 4 partielles :

- 1°. *Cf. Cm. Vis.* de l'église de la confr. *Pr.* (C. 26) ;
- 2°. *Cf. Cm. Vis.* de 5 autels (a) *Pr.* (Stations rom. C. 32) ;
- 3°. 15 ans et 15 quarant. *Assist.* à la messe de nuit (Stations rom. (C. 32) ;
- 4°. 15 ans et 15 quarant. *Assist.* à la messe de l'aurore (Stations rom. (C. 32) ;
- 5°. 7 ans et 7 quarantaines pour le tiers du rosaire (C. 16) ;
- 6°. 7 ans et 7 quarantaines *Cf. Cm. Vis. Pr.* (C. 30).

(1) Il faut se déplacer pour distinguer ces 5 visites. Comme la plupart de nos églises ont 3 autels, on peut, après une première visite au maître-autel, visiter les trois autels en commençant par un des latéraux et en allant à la suite puis terminer par le grand. Quand il y a 5 autels (ou plus comme à Notre-Dame de Montréal), on visite 5 autels différents. Il faut répéter les mêmes prières ou d'autres à chaque autel.

BIBLIOGRAPHIE

“ QUATRE MARTYRS DU TONKIN ”

(Four Martyrs of Tonkin)

Le R^{év.} Père Cothonay, O. P., vient de publier en anglais, chez P. J. Kenedy & Sons, New-York, la vie admirable de quatre martyrs dominicains du Tonkin. Le livre débute par cinq chapitres sur le Tonkin et sa population, sur l'histoire et les vicissitudes du christianisme dans ce pays depuis son origine.

Le R^{év.} Père Cothonay a fait une œuvre d'historien et d'apôtre. Il a été lui-même missionnaire au Tonkin pendant plusieurs années ; et sa longue expérience du pays et des missions dont il fait l'histoire, comme ses études sérieuses et approfondies, donnent à son livre une autorité incontestable. Nous en recommandons la lecture aux historiens, ainsi qu'à tous ceux qui s'intéressent aux missions catholiques et dominicaines.

“ LES CONTEMPORAINS ”

Revue hebdomadaire illustrée de 16 pages in-8

Abt, Un an, 6 francs. Un num^oro, 0 fr. 10. Spécimen gratuit sur demande.

Biographies parues en Octobre 1911

Félix Faure, président de la République. — Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, Carmélite. — Lenepveu, peintre. — Chesnelong, homme politique. — Général Foy.

Biographies parues en Novembre 1911

Tronson du Coudray, défenseur de la reine Marie-Antoinette. — Chauveau-Lagarde, défenseur de la reine Marie-Antoinette. — Le capitaine Coignet. — Louis Galvani, physicien.

de génie, ayant ambitionné de cacher sa gloire dans les murs d'un collège, comme dans un sépulcre, dans l'espoir qu'elle y serait encore plus oubliée que dans les murs d'un cloître, et ayant trouvé là ce qu'il cherchait, la mort dans la simplicité : *Moriamur in simplicitate nostra*. Il mourut dans une pauvre cellule, lui qui avait refusé les honneurs de l'Eglise ; il mourut entouré d'hommes sans nom, lui au-devant de qui les noms les plus illustres étaient venus, s'honorant de son amitié ; il mourut loin de toute gloire humaine, loin des hommes qui la cherchent même sur les lèvres d'un mourant ; loin des villes qui la donnent même à un cercueil ; il mourut dans la pauvreté, l'humilité, la simplicité, digne, dans sa mort comme dans sa vie, du Maître qu'il avait choisi, de la Croix qu'il avait tant aimée.

“ O Père, en choisissant de vivre et de mourir au milieu de nous, vous nous avez donné beaucoup. Que vous rendrons-nous ? Nous ne vous donnerons pas la gloire, mais quelque chose qui vaut mieux et qui dure plus longtemps. Nous vous avons fait dans nos cœurs une place où votre mémoire vivra de génération en génération à l'abri des trahisons de la renommée, de l'indifférence et de l'oubli. Nous vous vénérerons et vous aimerons comme un Père, nous vous imiterons comme un saint. ”



DÉPART DES SŒURS DOMINICAINES POUR RÉGINA

— Nous apprenons avec joie que Mgr Mathieu a invité les Sœurs Dominicaines de Québec à établir à Régina une fondation de leur Œuvre. Quatre d'entre elles sont parties pour leur nouvelle mission, sous la protection du nouvel évêque, et elles se consacreront aux soins matériels de l'évêché. La Supérieure de la mission est la Rév. Mère Marie-Mannes, qui aura pour coadjutrices les RR. Sœurs Colombe de Riéti, Marguerite de Jésus et Dominique du Rosaire.

Déjà un premier essaim s'est détaché de Québec pour aller s'établir à Makinak, dans le diocèse de Saint-Boniface. On sait, en outre, que d'autres maisons du même Ordre sont fondées aux Trois-Rivières et à Grand-Mère. Nous ne pouvons qu'applaudir à ces développements de l'Œuvre des Sœurs Dominicaines au Canada, et nous souhaitons à nos vaillantes missionnaires consolation et bon succès dans leur nouvelle fondation.

L'ESPRIT DE FAMILLE

DEVOIRS DES ENFANTS À L'ÉGARD DE LEURS PARENTS

L'esprit de famille a été, d'après nos historiens, l'une des caractéristiques les plus prononcées des mœurs de nos ancêtres.

Si le mot, familiarité, entendu dans son bon sens, n'eût été déjà créé, il eût fallu l'inventer pour exprimer ces relations intimes d'affection tendre et de fidélité indestructible, cette mise en commun de tous les intérêts, de toutes les épreuves et de tous les succès, cette entente cordiale jamais rompue, dont fut l'heureux témoin, durant des siècles, le foyer canadien-français.

Là point de froideurs, point d'affectation ou de convenu, point de gêne ; l'amour avec tous ses égards et ses prévenances, avec toutes ses attentions et ses libertés, régnait en maître. La confiance réciproque ouvrait tous les cœurs et nul secret dont tous ne fussent les dépositaires. La maturité d'âge suffisait seule à donner droit de parole et de vote au conseil où se discutent et se décident l'avenir des adolescents, la prospérité des jeunes ménages, le soin des vieillards. Chacun y apportait ses lumières, sa prudence, son désintéressement, une recherche admirable de la paix et du bonheur de tous.

Les dangers, qui menaçaient un des membres de la famille, gonflent d'inquiétudes et d'angoisses, la poitrine de tous les autres. L'embarassé dans ses entreprises est assuré d'avoir, dans le bras et la bourse de son frère, l'aide et le secours dont il a besoin. L'infirme trouve sous le toit paternel des remèdes à ses maux, des distractions à ses ennuis, et dans nos mères et dans nos sœurs, des gardes malades, incomparables de dévouement et de vigilance, habiles à panser toutes les blessures à force de délicatesse, à calmer toutes les souffrances à force de patience et de douceur.

On sait comment nos morts étaient pleurés, et comment l'on joignait aux larmes et aux suffrages, le témoignage public de sa douleur et de ses regrets.

Les joies étaient un bien commun, et c'eût été un crime que d'en dérober une parcelle au plus petit.

Oh ! les réunions nombreuses et fréquentes de la famille canadienne ! Plaisir plus pur, plus serein, moins mêlé de tristesse et d'ombre, fut-il jamais goûté ailleurs, en quelque endroit d'ici-bas, que dans ces assemblées plénières de toute une parenté, grand-père et grand-mère, père et mère, frères et sœurs, nièces et neveux, tantes et oncles, cousines et cousins, où il n'était permis à personne, pas même aux octogénaires, de ne point contribuer par sa bonne humeur, sa franche gaieté, son entrain et ses chants, à la réjouissance de tous ? L'écho de ces fêtes multipliées à l'excès, en certaines saisons de repos, sans jamais provoquer la lassitude, nous a été conservé dans ces vieilles chansons, bien pauvres parfois de rimmes, dépourvues de rythme, mais toujours riches de l'harmonie des âmes et de la poésie du véritable attachement aux siens.

Usine de travail, salle de banquets, le foyer canadien se convertissait chaque soir en un sanctuaire de prières. Entouré de ses enfants, agenouillés aux pieds de la Croix de bois, le père, avec la dignité et la gravité des anciens patriarches, à la fois chefs et pontifes de leur tribu, offrait au Très Haut les adorations et les supplications de sa descendance.

Energiques à l'effort, fortes dans les peines, joyeuses dans le délassement, ferventes au service du bon Dieu, on conçoit quelles pierres solides, ces familles apportaient à l'édifice de la nation nouvelle, qu'elles étaient appelées à former selon le plan naturel et providentiel.

Aux jours difficiles de la découverte et de la colonisation, c'est la famille, qui a conquis, défriché et peuplé notre vaste territoire.

Aux heures sombres de la défaite et de la ruine, c'est la famille qui, au milieu de la désorganisation et du désarroi général, a ramassé et caché en son sein les trésors, qu'on essaya vainement par la force et par la ruse de lui ravir, qui les a gardés fidèlement jusqu'au jour béni, où, après bien des luttes, bien des humiliations, bien des sacrifices sanglants, elle les a restitués, intègres, à la patrie reconstituée : notre foi, notre langue, j'allais dire, notre sol et notre gouvernement.

Or, cet esprit de famille, source d'énergie et de consolation, cet esprit de famille, école de vertu et de piété, cet esprit de famille, sauveur et gardien de nos droits les plus

sacrés, de nos traditions les plus chères, nos observateurs clairvoyants et attentifs, sont unanimes à en constater la diminution, comme à déplorer l'amoindrissement de son influence bienfaisante sur nos mœurs religieuses et nationales.

D'où vient ce relâchement d'un lien aussi fortement tissé, aussi vigoureusement noué ?

Bien des explications se présentent d'elles-mêmes à la réflexion de ceux que le problème ne laisse pas indifférents.

L'une des plus justes et des plus complètes réside à coup sûr dans le développement de nos grandes cités. Les labours du jour, qui dispersent, chaque matin, les parents et les enfants dans les divers ateliers ou bureaux de la ville ; les amusements extérieurs de la soirée qui attirent, l'homme mûr au club politique, les jeunes gens et les jeunes filles à la salle de lecture, des cercles ou des jeux, les théâtres qui vident la maison, les réceptions qui la remplissent d'étrangers deux ou trois fois la semaine ; faut-il ajouter les " Vues animées ", qui ouvrent la porte du logis même aux plus petits ; toute cette dislocation du corps familial, forcée ou voulue, mais prolongée, je devrais dire continuelle, amène comme fatalement, dans les attaches les plus fermes de l'âme, un fléchissement sinon une brisure.

Il serait fort intéressant, plus encore utile, d'étudier chacune de ces tristes nécessités, imposées par le soutien de l'existence, de ces récréations, réputées indispensables ou du moins convenables, d'en peser la valeur, d'en mesurer les exigences, et de rechercher si elles n'exagèrent pas leurs prétendus droits de détruire la vie intérieure, l'action saine et féconde du foyer.

Cependant une autre solution à la question, qui n'exclut pas la précédente, me paraît plus importante et porte en elle-même des remèdes plus efficaces au mal, car c'en est un, dont il s'agit d'arrêter, la formule banale est ici d'à propos, la marche dévastatrice.

J'attribue fondamentalement la perte de l'esprit de famille, à une compréhension plus superficielle, à une intelligence moins précise des devoirs mutuels des parents à l'égard de leurs enfants, et des enfants envers leurs parents, à une pratique moins exacte du quatrième commandement de Dieu.

La solidarité parfaite de nos aïeux, que nous avons contemplée, dans ce milieu sans rival pour tous et pour chacun, baptisé d'une locution, importée de France mais qui exhale

tous les parfums printaniers du terroir canadien, le "chez nous," épanouie en fleurs et en fruits de générosité, de vifs et saints divertissements, d'honnêteté, de religion et de patriotisme, cette solidarité, dis-je, était faite d'affection, de sollicitude, de direction et de surveillance de la part des parents, d'amour, d'estime et d'obéissance de la part des enfants. Les parents commandaient et ils étaient obéis ; les parents se tenaient à la hauteur de leur rang et ils étaient respectés ; les parents s'oubliaient et se donnaient et ils étaient aimés.

Qui donc veut travailler à conserver parmi nous, vivant et agissant, cet esprit de famille, lourdement endormi et même grièvement blessé, doit en premier lieu réveiller ou remettre dans l'intelligence de nos compatriotes la connaissance, dans leur cœur, l'estime et l'amour de leurs devoirs de père ou de fils, de mère ou de fille. C'est le but que je me propose dans ce premier article et quelques autres qui suivront.

Je commence par parler des obligations des enfants. Non pas que je crois les devoirs des parents moins importants ou mieux observés, mais étant plus près des jeunes par l'âge et une foule d'autres choses qui me rapprochent d'eux, j'aurai peut être meilleure chance de les atteindre.

Puissent ils répondre au désir qui a inspiré ces quelques pages de théologie pratique et graver, " non en lettres mortes à la surface de leur mémoire, mais en traits de feu au plus profond de leur âme, " cette leçon oubliée de catéchisme !

L'OBÉISSANCE

Le premier devoir des enfants, c'est l'obéissance à leurs parents.

L'obéissance, c'est la soumission du citoyen aux lois de son pays, du soldat aux ordres de son général, du prêtre aux prescriptions de son évêque, du religieux aux préceptes de son prélat, en un mot c'est l'assujettissement de l'inférieur à la volonté de son supérieur. Quiconque a autorité, peut et doit exiger de ses subordonnés l'accomplissement de ses ordinations et de ses commandements.

Or, de par notre naissance nos parents sont nos seigneur et maîtres. Nous leur appartenons. Si nous ne sommes pas, selon l'expression antique et la notion fautive, qui permettait au père grec et romain de se débarrasser, par la mort, de l'enfant, né difforme ou infirme, la " choses " de nos parents, la

doctrine chrétienne toutefois leur reconnaît un droit presque absolu. Selon l'enseignement de son plus grand Théologien, St. Thomas d'Aquin, (Tertia pars, Q. LXVIII art. X), l'Eglise ne peut conférer la grâce du baptême à un enfant, issu de parents juifs ou infidèles sur lesquels elle n'a pas juridiction, et ne jouissant pas encore de l'usage de sa raison, sans leur consentement exprès.

Tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes vient de nos parents. Notre chair est leur chair, notre sang est leur sang ; c'est de leur cœur et du meilleur de leur cœur qu'à été formé le nôtre ; c'est de leurs lèvres qu'est parti le premier signal qui a éveillé notre esprit à la vie intellectuelle et morale.

Donc, en vertu des lois imprescriptibles de la nature, nous sommes placés sous la dépendance totale et entière de nos parents, et nous leur devons obéissance. Connaissant les suites malheureuses d'ignorance de la faute originelle, Dieu nous a apporté du Ciel la vérité, sur ce point comme sur tout ce qui touche à notre salut, que notre raison affaiblie ou distraite n'eût pu qu'à grand'peine découvrir.

Bien que le Commandement du Décalogue ne contienne pas le mot lui-même, il est facile de comprendre que l'on se confondrait vainement en manifestations et en signes d'honneur et de respect auprès d'un homme, à qui l'on refuserait l'obéissance qu'on lui doit.

Le St Esprit, du reste, a voulu dissiper tout doute et toute obscurité, et ne point laisser la moindre marge à nos raisonnements faillibles. Il nous ordonne, en un texte clair et précis, par la bouche du grand apôtre, d'obéir à nos parents : *Filii, obedite parentibus vestris in Domino* ; Ep. aux Eph. (6. 1.) Enfants obéissez à vos parents selon le Seigneur.

Si cette dernière condition, posée par St Paul, porte en elle même une restriction ; si elle nous rappelle la loi suprême, qui régit toute créature : Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, elle n'en ouvre pas moins à notre soumission le large, vaste, immense domaine de tout ce qui n'est pas contraire à la volonté divine. Non seulement nous devons obéissance à tout ce qui est strictement requis pour le bon ordre d'une maison, mais à tout ce que les chefs de la famille croient de décider et d'ordonner.

Combien de temps durera cette sujétion ?

Aussi longtemps, répondent les docteurs, que durera,

chez vos parents, l'obligation de vous élever, de vous guider, de vous instruire, de vous surveiller. Avec le choix effectif d'un état de vie, le mariage ou l'entrée en religion, vous vous soustrayez à leur responsabilité, et s'il vous reste un engagement, en quelque sorte moral, de déférer à leurs avis, vous n'avez plus à tenir un compte aussi rigoureux de leurs ordres.

Les gouvernements, ayant en vue le bien commun, auquel doivent se soumettre et se sacrifier tous les biens particuliers, peuvent déterminer une limite d'âge, que la loi naturelle n'a pas définie, et qui rendra l'enfant autonome, si je puis parler ainsi.

La vieille jurisprudence romaine, dont l'excellence a été proclamée par des siècles d'admiration et d'emprunts, avait établi une législation qui étounerait singulièrement et heurterait violemment nos idées modernes d'émancipation et d'indépendance. Ni le mariage, ni l'âge avancé n'affranchissaient l'enfant du joug paternel ; la mort seule, naturelle ou civile, ou l'élévation à un poste honorable et public, à l'épiscopat ou à la préfecture, le constituait maître de lui-même. Le Code divin des temps nouveaux n'a rien statué. Il y a cependant dans l'Évangile une toute petite phrase, qui a fait jeter des cris d'étonnement et de stupéfaction à tous les commentateurs et qui raconte, en trois mots l'histoire de Jésus, de douze à trente ans : *Et erat subditus illis* : Ev. S. Luc (2. 51.) et il leur était soumis. Notre Seigneur n'a-t-il pas voulu nous enseigner, par son propre exemple, qu'avant d'avoir atteint le plein épanouissement de nos forces physiques, et un certain développement de nos facultés spirituelles, la sagesse est de demeurer sous les yeux et dans la main de nos parents ?

“ Je suis saisi d'étonnement, s'écrie Bossuet, en lisant ce passage de St Luc. Est-ce donc là tout l'emploi d'un Jésus-Christ, du Fils de Dieu ? Tout son emploi, tout son exercice est d'obéir à deux de ses créatures. Et en quoi leur obéir ? Dans les plus bas exercices, dans la pratique d'un art mécanique. . . Nous ne lisons point que ses parents aient jamais eu des domestiques, semblables aux pauvres gens dont les enfants sont les serviteurs. . . . Ce qui est certain, c'est qu'il travaillait à la boutique de son père.—O Dieu ! je suis saisi encore un coup. Orgueil, viens crever à ce spectacle. ”
(Bossuet élévations sur les mystères).

(A suivre)

VARIÉTÉS

PERSONNAGES CATHOLIQUES SUR LA SCÈNE

IMPRESSIONS D'UN IRLANDAIS SUR UNE PIÈCE FRANÇAISE



Un bref séjour que je fis dernièrement à Paris coïncidait avec l'ouverture de la saison dramatique. A la " Comédie Française " on annonçait " Primerose, " et, sur de rutilantes affiches, se voyaient les figures attirantes d'une Nonne et d'un Cardinal. J'assistai donc à la première représentation, un peu comme tout le monde, par simple curiosité. J'étais en effet très-anxieux de voir comment de tels rôles seraient interprétés au théâtre officiel de la France sécularisée. Et puis, la pièce est due à la plume habile d'un écrivain de talent, Robert de Flers, bien connu des lecteurs du " Figaro. " Il s'agit ensuite d'une intéressante demoiselle, fille d'un comte ou d'un marquis, quelque chose comme cela ;... le Français républicain tient absolument à la noblesse... sur le théâtre et dans le roman. Elle a donné son cœur à un héros d'âge plutôt mûr et d'exquise noblesse de caractère. Ruiné en des spéculations américaines, le héros dut s'exiler et la jeune désolée s'ensevelit au cloître austère des Clarisses, sous l'influence sympathique et consolante de son oncle le Cardinal.

Vrai type de théâtre que ce Cardinal ! Un prêtre ordinaire ne saurait paraître sur les planches. Un évêque même y fait médiocre figure. Mais un Cardinal ! Le génie de Shakespeare avait bien compris tout l'effet de la robe rouge. Tous les auteurs, depuis, ont chéri cette idée, jusqu'à un Stanley Weyman, ce qu'il y a de plus moderne. Bernard Shaw préfère le simple curé, mais c'est un Irlandais.

Or, le théâtre exige d'un Cardinal, outre l'éminence du caractère et de la personne, une haute culture intellectuelle, une finesse subtile, beaucoup d'esprit avec une pointe d'amertume et de scepticisme et surtout une condescendance des plus libérales. Je savais tout cela par cœur et ne fus guère sur-

pris de le retrouver ici. Même, voyez comme l'esprit français sait manier l'ironie : les réflexions les plus édifiantes de son Eminence n'étaient autres que des citations de Renan ! ! ! ! Au reste, rien de plus orthodoxe, malgré une pointe de moquerie.

Pour faire de l'esprit d'une façon distinguée, le dramaturge qui s'y entend met en scène un Cardinal. Pour l'édification du public mitoyen, il se contente d'un moine. Oh ! la plaisante et caricaturale figure que ce moine de théâtre, tel qu'enfanté par l'imagination désordonnée d'un psychologue neurasthénique !

Le portrait de la Nonne a été esquissé avec suffisamment de respect et de fidélité. Avant d'entrer en religion, c'était une charmante et candide jeune fille ; elle a bien gardé au cloître son charme et sa candeur, elle a su acquérir en plus une rouerie, une mondanité même, absente jusque là tout à fait de son âme limpide. Délicieux sarcasme d'auteur Parisien ! Et la pièce, pas trop mal construite, amène facilement le dénouement prévu : retour inespéré, fortune amplement rétablie, mais . . . refus aussi pieux que persistant de quitter le cloître, malgré les supplications d'un toujours fidèle amour. Ah ! mais voilà le coup de théâtre ! Les expulsions et la communauté des Clarisses sécularisée ! En vain le héros, maintenant résigné à son sacrifice, emploie toute son influence auprès du Ministre des Cultes pour sauver le Monastère de la spoliation. Avant le noviciat terminé, et bien contre son gré, la religieuse rentre au foyer. Voici où intervient le Cardinal. Son rôle est délicat, et cela prend tout son prestige, toute son habileté pour vaincre les scrupules de la sainte enfant et lui faire entendre qu'elle n'est pas engagée, et puis et puis le tout finit par un gai carillon de mariage.

Je n'ai pas attendu si longtemps ; les journaux du matin, suivant la louable habitude de Paris, avaient livré déjà toute l'intrigue de la pièce. Mais vraiment, pour le temps que j'y restai, l'auditoire m'a intéressé bien autrement que les acteurs, tous de belle force pourtant. Combien peu je m'attendais d'y voir exprimée, et souvent, une sympathie non équivoque pour l'idée et le sentiment catholique, d'y entendre applaudir, et vivement, dans la partie " populaire " de l'immense salle, quand, par exemple, le Cardinal, s'élevant à toute la hauteur de son caractère et de sa dignité, dénonça énergiquement la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Et ce fut le pa-

roxisme quand il en appela à l'Histoire pour montrer la vitalité de l'Eglise et ses triomphes aux pires époques de persécution. Vrai ! je n'ai pu comprendre cette énigme par trop compliquée. " Tout arrive en France, " dit un proverbe français. C'est peut-être une de ces bonnes farces, comme on les aime en pays Gaulois, qu'un tel peuple endure un tel gouvernement.

Au Couvent de St-Dominique de Londres vient de mourir un religieux éminent, le Très Révérend Père John Procter, Maître en Sacrée Théologie, Provincial des Dominicains de la Province d'Angleterre. Depuis un certain temps déjà il souffrait d'une affection cardiaque, lorsqu'au cours d'une retraite prêchée aux moines de l'Abbaye de Downside, le mal s'aggrava tout à coup. Alors parut bien l'énergique caractère de l'austère religieux. C'est seulement son travail terminé et la retraite close qu'il voulut entendre l'avis des médecins et regagna son Couvent d'Haverstock Hill. Il y vécut encore de longs jours de souffrance, suffoqué par le mal mais édifiant tous ses frères par une patience inaltérable et la sérénité d'une âme perdue dans la prière. Jusqu'aux dernières heures de sa vie on l'entendit murmurer constamment quelque invocation ou le St Nom de Jésus. Au matin du 1er dimanche d'octobre il rendit doucement son âme à Dieu ; ainsi se réalisèrent deux souhaits souvent exprimés durant sa vie : de mourir à la tâche et de quitter la terre en la Fête du St-Rosaire.

Le Père Procter, né à Manchester en 1849, était entré dans l'Ordre de St Dominique en 1866. Prieur successivement de Newcastle, de Leicester et de Londres, puis, à trois reprises, élu Provincial, il sut mériter la confiance de ses religieux par de remarquables qualités de gouvernement et d'administration. En cette fervente Province d'Angleterre, où nombre de convertis sont venus se donner au service de Dieu, il sut maintenir l'austérité religieuse et l'observance régulière. C'était, en outre, un écrivain très apprécié, auteur de plusieurs ouvrages d'apologétique et de spiritualité, et un éloquent prédicateur. La solidité de ses raisonnements, la conviction de sa parole ont porté la lumière en bien des âmes qui lui doivent leur conversion, notamment quand il prêcha à la Cathédrale de Westminster, la première série de sermons qui y fut donnée. Il avait choisi pour sujet : Le Rituel du Culte Catholique.

Le 4 octobre eut lieu le service funèbre. Après la messe chantée par le Provincial d'Irlande, le T. R. P. Conway, Prieur de Manchester fit l'éloge du défunt. Puis Mgr l'Archevêque de Westminster donna l'absoute suivant le rite dominicain.

C'est au Noviciat de Woodchester que reposent les restes de l'austère et zélé religieux, exemple pour les jeunes recrues de la Province, qu'il a édifiée par ses vertus, et gouvernée, pendant près de douze ans, avec une sage et paternelle fermeté.

R. I. P.



PREDICATIONS

MONTRÉAL, St-Joseph, Retr. aux jeunes filles, du 30 nov. au 8 déc.....	R. P. LAMARCHE.
MONTRÉAL, N.-D. de Grâce, le 8 décembre.	R. P. RONDOT.
“ “ Tiers-Ordre, 21..	T. R. P. COTÉ.
“ “ le 25.....	R. P. RONDOT.
SOREL, St-Pierre, retr. aux hommes, 4-8...	R. P. GRANGER.
ALBANY, le 8 décembre.....	R. P. COUTURE.
CHAMBLY, du 17 au 25.....	R. P. COUTURE.
ST VINCENT DE PAUL (22 au 25).....	R. P. BOURBONNIÈRE.
OGDENSBURG, N.-Y. 23 au 25.....	R. P. BOURQUE.
BINGHAMTON, N.-Y. 28 au 31.....	T. R. P. COTÉ.
QUÉBEC, réunion du Tiers-Ordre le 3.....	T. R. P. COTÉ.
FALL-RIVER, couvent, retraite aux Pères 21-30 novembre.....	T. R. P. E. A. LANGLAIS
FALL-RIVER, retraite aux Sœurs de l'Hôpital, 1-8.....	R. P. THS. COUET.
LEWISTON, couvent retr. aux Pères, 15-24..	R. P. THS. COUET.
ST-MARC DES CARRIÈRES, 23-25.....	R. P. FARLY.
N.-D. DE GRACES retr. aux demoiselles, 3-8.	R. P. R. DUPRAS.
“ retr. aux jeunes gens 10-17	R. P. R. DUPRAS.
ST-HYACINTHE, N. D. du Rosaire, retraite aux Enfants de Marie, 4 au 8.....	R. P. BIBAUD.
S. DAMIEN DE BEDFORD, le 8.....	R. P. BROUSSEAU.
“ “ le 25.....	R. P. TURCOTTE.
S. GEORGE DE HENRYVILLE, le 25.....	R. P. HOULE.
WINDSOR MILLS, 22 au 25.....	R. P. BROUSSEAU.
S. PHILIPPE DE LAPRAIRIE, 24 et 25.....	R. P. LAMARCHE.
NASHUA, 4 au 10.....	R. P. HAMEL.

TABLE DES MATIÈRES

ANNÉE 1911 — Vol. XVII

JANVIER

Souhais de nouvel an.....	<i>La Rédaction</i>	3
L'Épiphanie.....	<i>H. Lesêtre</i>	4
Les confréries du Très-saint Sacrement.....	<i>T. R. Père Rouleau</i>	8
Un grand évêque dominicain.....		13
La Communion quotidienne.....	<i>R. P. Lamarche</i>	15
Les miracles de Lourdes.....	<i>R. P. Rondot</i>	18
Carnet d'un solitaire.....	<i>Fr. Sadoc</i>	22
Variété : Entrevue du Curé d'Ars et du Père Lacordaire.....		23

FÉVRIER

Les confréries du Très-Saint Sacrement.....	<i>T. R. P. Rouleau</i>	33
Béatifications et canonisations.....		37
Le gaspillage du temps.....	<i>R. P. Vuillermet</i>	40
Réminiscences.....	<i>Fr. Herman</i>	45
La Fr. Maçonnerie et L'Eglise.....	<i>H. de Saint-Julien</i>	48
L'Ame du Père Didon.....		52
Variété : Les Frères-Prêcheurs.....		55

MARS

Fête de Saint Thomas d'Aquin.....	<i>L'Abbé Brintet</i>	61
Vie eucharistique et vie mondaine.....	<i>T. R. P. Hage</i>	62
Béatifications et canonisations.....		68
Le gaspillage du temps (<i>suite</i>).....	<i>R. P. Vuillermet</i>	69
Saint-Thomas (<i>poésie</i>).....	<i>Alumnus</i>	76
A travers journaux et revues.....	<i>R. P. Rondot</i>	76
Un ami, savez-vous ce que c'est ?.....	<i>Le P. Didon</i>	82
Variété : Bossuet et Lacordaire académiciens.....	<i>P. Caussette</i>	83
Abd-El-Kader et le théâtre.....		86

AVRIL

Pâques.....	89
Droit naturel des parents à l'éducation des enfants, <i>R. P. Lefebvre</i>	93
Béatifications et canonisations.....	98
Chez l'ennemi (traduction).....	100
Variété.....	<i>Patrice Buet</i> 106
A travers journaux et revues.....	<i>R. P. Rondot</i> 111

MAI

Fleur de Mai.....	117
Droit naturel des parents à l'éducation de l'enfant, <i>R. P. Lefebvre</i>	121
Le Père Lacordaire.....	<i>E. Daudet</i> 128
Les Rogations.....	<i>Albert Guittard</i> 135
Variété :	<i>R. P. Rondot</i> 140

JUIN

Un peuple précurseur, (<i>poésie</i>).....	<i>Jean-Baptiste</i> 145
Le Sacré-Cœur et le Rosaire.....	<i>Fr. E. H.</i> 146
Le B. Antoine Neyrot, O. P.....	152
Le Père Lacordaire.....	<i>E. Daudet</i> 157
Variété.....	<i>S. Torrès</i> 166

JUILLET

Bonne Aïeule, (Invocation).....	<i>Petits-Fils</i> 173
Premier Congrès de la Langue Française au Canada.....	174
La Dévotion au Sacré-Cœur de Marie au Canada..	<i>R. P. Couture</i> 181
Le Père Lacordaire.....	<i>E. Daudet</i> 188

AOÛT

Lettre de la Mère Drane à ses Religieuses.....	201
Croyance de l'Église à l'Assomption Corporelle de la Très-Sainte Vierge.....	<i>Paul Renaudin</i> 204
La Dévotion au Sacré-Cœur de Marie au Canada..	<i>R. P. Couture</i> 211
Pour la Fête de St-Augustin.....	<i>L. Moreau</i> 223
Variétés.....	226

SEPTEMBRE

La Chanson du Vieux Laboureur, (<i>poésie</i>).....	<i>M. Brillant</i> 229
Sur le Travail.....	230
La Grâce Sanctifiante, (<i>sa nature</i>).....	<i>R. P. Maricourt</i> 233
Le B Bertrand de Garrigues.....	238
La rentrée des classes.....	<i>R. P. Brosseau</i> 240
Variétés :	251

OCTOBRE

Après avoir dit le Chapelet, (<i>poésie</i>).....	<i>F. Coppée</i>	257
La Poésie du Bréviaire.....	<i>C. A. de Cigala</i>	258
A propos du Rosaire.....	<i>P. Ponsard</i>	262
L'Ange-Gardien.....	<i>R. P. Brosseau</i>	263
Le Scapulaire Dominicain.....	<i>R. P. Shwertner</i>	273
Variétés.....		277
La récitation du Chapelet.....	<i>G. Goyau</i>	280

NOVEMBRE

La Nouvelle Province des Dominicains au Canada.....		285
La Voix des Cloches, (<i>poésie</i>).....	<i>Th. Botrel</i>	288
In Memoria <i>Æterna</i>	<i>Fr. Hermann</i>	290
La Faillite des Sacrements dans l'Eglise Schismatique d'Orient	<i>P. Christoff</i>	293
Variétés.....		305
Chronique.....		311

DECEMBRE

Sa Grandeur Mgr O. E. Mathieu évêque de Regina.....		313
Litanies de la neige.....	<i>X X X</i>	314
Le Secret du bonheur, (<i>poésie</i>).....	<i>Fra Felice de Selva</i>	316
Les Saisons Liturgiques.....	<i>Eugène Martin</i>	317
Le Cinquantième anniversaire de la mort du P. Lacordaire....		323
L'esprit de famille.....	<i>R. P. Henri Martin</i>	328
Variétés : Personnages Catholiques sur la scène, Le T. R. P. Proctor, O. P.....		334
Table des matières.....		338